

—Sur quoi ? demanda la femme de Pierre avec une soudaine inquiétude.

—Ah ! dit Giovanni, c'est pour nos affaires... est-ce qu'il ne vous en aurait pas touché un mot ?

—Mais mon mari ne me raconte rien, murmura la pauvre femme.

—Ah !

Et Giovanni réfléchit quelques secondes, se demandant s'il ne ferait pas bien de mettre lui-même Dolorès dans son jeu.

D'un coup d'œil il avait jugé la pauvreté de cet intérieur, et il se dit qu'il aurait bien plus sûrement le mari dans sa main, s'il pouvait s'attacher la femme par la perspective d'une fortune à venir.

—Ecoutez, dit-il d'un ton de confiance, je peux bien vous dire de quoi il retourne ; vous verrez vous même combien il est important, pour lui comme pour moi, qu'il se rétablisse tout de suite.

Un léger bruit se fit entendre dans la chambre voisine ; sans doute Jacques avait chancelé et s'était appuyé lourdement à la cloison.

Mais ni Dolorès, ni l'entrepreneur n'y prirent garde ; Giovanni était bien trop préoccupé de son sujet, et la jeune femme éprouvait une trop vive émotion, en pensant qu'elle allait apprendre quelque mauvaise action de son mari.

—Oui, poursuivait l'italien, votre mari n'aura presque rien à faire et gagnera beaucoup d'argent. Car je paie très bien, moi... du reste, je lui ai déjà fait des avances.

—Déjà ! murmura Dolorès.

Giovanni se méprit au sens de cette exclamation.

—Oui, reprit-il, je suis comme cela, moi ; j'ai tout de suite l'argent à la main... D'ailleurs, votre mari est engagé vis-à-vis de moi, il me doit ses services...

—Mais quels services ?

—Ecoutez ; je suis le patron d'un grand chantier où il y a beaucoup d'ouvriers : lui, sera mon second.

Le visage de Dolorès se rasséréna.

—Moi ! poursuivait l'entrepreneur, je suis dur pour les ouvriers, lui, il sera bon ; c'est un beau rôle, n'est-ce pas ?

Et l'italien clignait des paupières, songeant au résultat que devait produire cette bonté de contre-maître.

—Il leur dira qu'ils travaillent trop, qu'ils ne gagnent pas assez... Les ouvriers me réclameront une plus forte paie, et je les enverrai promener.

Dolorès ouvrait de grands yeux, ne comprenant pas :

—Mais, alors, ils ne travailleront plus, dit-elle.

—Vous y êtes, ma chère dame.

—Et vous perdrez de l'argent !

—Non, j'en gagnerai beaucoup, au contraire. Il se sourit, ajoutant :

—Vous ne comprenez pas ?

Le visage de la pauvre femme s'était assombri.

—Si, je comprends, répliqua-t-elle d'une voix triste, je comprends que le rôle que Pierre a consenti à jouer n'est pas honnête.

Le sourire de Giovanni se transforma en un ricanement grossier.

—Supposez-vous donc, s'écria-t-il, froissé au fond des paroles de Dolorès, que votre mari soit capable de gagner de l'argent honnêtement ?

—Ah ! riposta Dolorès, vous avouez donc que c'est une infamie que vous avez proposée à Pierre ?

—Parbleu ! croyez-vous qu'on puisse s'entendre avec lui sur un autre terrain que celui des infamies.

La pauvre femme porta les mains à son cœur dans un geste douloureux.

—Ah ! le malheureux ! gémit-elle, le malheureux !

Giovanni la regardait, les sourcils froncés, la bouche mauvaise.

—Ne faites donc pas la mijaurée ! grommela-t-il ; vous ne serez pas fâchée de partager les piastres et les onces...

Elle eut un geste d'horreur.

—Oh ! jamais, fit-elle avec fermeté, jamais je ne toucherai à cet argent... du reste, je parlerai à Pierre

L'italien lui posa la main sur le bras.

—Ecoutez, dit-il entre ses dents et en la fixant

de ses regards perçants, je ne vous engage pas à rien dire à votre mari pour le détourner de tenir ses engagements vis-à-vis de moi... car il pourrait vous en cuire et à lui aussi.

Sur ces mots, il tourna les talons et sortit de la maison en frappant la porte avec violence.

L'émotion de Dolorès était telle, qu'elle demeura quelques instants immobile, refoulant les sanglots qui lui montaient à la gorge, retenant les larmes qui gonflaient ses paupières.

Enfin, elle rentra dans la chambre et tressaillit en trouvant le blessé avec les yeux grands ouverts, la face légèrement colorée.

—Il va mieux, pensa-t-elle.

Lui, la regardait avec une expression de dureté singulière.

—Qu'est-ce que tu veux, Pierre ? lui demanda-t-elle, as-tu besoin de quelque chose ?

Elle s'inquiéta de ce silence, qu'elle prit pour de la mauvaise humeur.

—Quel était cet homme ? fit-il enfin d'une voix faible.

Elle tressaillit au son de cette voix.

—Dieu ! pensa-t-elle, comme la maladie l'a changé.

Et elle répondit.

—Un de tes amis, l'entrepreneur Giovanni Corda, qui venait savoir de tes nouvelles.

Lui, la regardait toujours, et ce regard gênait Dolorès ; il lui semblait d'un bleu plus sombre, et n'avoir pas l'expression qu'elle lui connaissait.

Elle éprouvait une sensation pénible, en face de ces yeux qui la considéraient froidement, comme les yeux d'un étranger.

Alors, pour rompre le charme, elle demanda :

—Sais-tu qui t'a frappé d'un coup de couteau ?

La figure du blessé exprima un étonnement véritable ; il souffrait, mais ignorait la cause de sa souffrance.

—Un coup de couteau, répéta-t-il.

—Mais, oui, fit-elle ; tu étais blessé, ton sang coulait. Et je t'ai trouvé, par hasard, sur le bord des wards, évanoui... on m'a aidée à te transporter ici... Si je n'étais pas allée à la chapelle, ce matin-là, tu étais mort.

Un éclair d'intelligence brilla dans les yeux de Jacques : ces paroles lui prouvaient que ce qu'il avait pris pour un cauchemar horrible était la réalité.

Elle, de son côté, ne pouvait détacher ses yeux de ceux du blessé ; leur expression étrange la troublaient, l'épouvantaient, faisant renaître dans son cœur cette incertitude pleine d'angoisse.

—Si ce n'était pas lui !

Alors, voyant que la connaissance lui était revenue, elle demanda doucement, de sa voix la plus calme :

—Pourquoi as-tu coupé ta barbe ?

Les sourcils du blessé se haussèrent dans une expression d'interrogation muette.

Elle hocha la tête, découragée :

—Il ne se souvient pas ; murmura-t-elle.

Non, il ne se souvenait pas, mais il avait compris : et cette question, jointe à la singulière conversation qu'il avait surprise, tout à l'heure, entre la jeune femme et cet inconnu, opérant dans son cerveau fatigué un singulier travail.

Son intelligence appauvrie s'exténuait à chercher le sens de cette énigme.

Ses idées avaient tant de peine à s'enchaîner ! Elles ne se produisaient que par lambeaux.

Tout à coup, le souvenir lui vint que son cousin Pierre, autrefois, lui ressemblait, au point que des voisins les prenaient souvent l'un pour l'autre.

Mais ce n'était qu'un souvenir vague, sans association avec le présent.

Dolorès qui l'épiait, voyait bien qu'il se faisait dans son esprit un travail, et qu'il voulait parler, lui dire peut-être de quelle façon il avait été attaqué et frappé.

Et elle pensa qu'il valait mieux appeler son attention sur un autre sujet, afin d'éviter toute surexcitation cérébrale.

—Ton cousin Jacques est arrivé à Colon, fit-elle.

Le malade ouvrit les yeux tout grands.

Cette phrase le jetait en une stupeur profonde.

—Décidément, pensa-t-il ; ce sont les folies de mon imagination qui recommencent, et je rêve tout éveillé !

La jeune femme se méprit à l'expression de ce visage angoissé, et crut que le malade désirait en savoir davantage :

—Dans le magasin où je vais chercher de l'ouvrage, dit-elle, on m'a donné des étoffes enveloppées dans le journal de Colon ; je l'ai gardé précieusement... pensant que lorsque tu serais rétabli cela t'intéresserait.

Elle prit sur une table le journal et lut lentement ces mots :

« Hier, sont débarqués, venant d'Europe, messieurs... Jacques Miquet, ingénieur de la Compagnie du canal interocéanique, arrivés sur le *Medway*, de la Royal Mail Steamship Company. »

Le blessé fit un effort et se releva sur un coude :

—Combien y a-t-il de temps, fit-il d'une voix rauque ?

Dolorès regarda la date du journal.

—Cela fait juste un mois, répondit-elle.

Il demanda encore :

—Y a-t-il longtemps que je suis malade.

La jeune femme réfléchit, puis soudain, sans savoir pourquoi, elle se prit à trembler.

—Mais, dit-elle, voilà un mois.

Jacques pâlit : ses idées se faisaient claires, et un horrible soupçon venait de le mordre au cœur.

—Il faut, balbutia-t-il, il faut... aller aux bureaux de la Compagnie... demander la résidence de... Jacques...

Et, épuisé par la contrainte qu'il s'imposait, il se renversa sur l'oreiller et perdit connaissance.

#### VIII.—LA CONFESION DE JACQUES MIQUET

Deux jours se passèrent, pendant lesquels le blessé, talonné par la fièvre, ne prononça pas une parole, se contentant de suivre d'un regard vague la jeune femme qui vaquait à travers la chambre.

Enfin, un matin qu'elle travaillait à son chevet, il lui fit signe de s'approcher.

—Tu désires quelque chose ? demanda-t-elle en se penchant vers lui.

Il abaissa les paupières.

—Ah ! fit-elle, tu veux savoir si j'ai fait la commission dont tu m'as chargée l'autre jour ?

Les paupières du blessé battirent avec force.

—Voilà ce qu'on m'a dit aux bureaux de la Compagnie : Ton cousin Jacques est entré en fonctions dès le lendemain de son arrivée... seulement ce n'est pas à Colon qu'il habite, c'est à Panama... S'il avait été ici, tu penses bien que je n'aurais pas hésité à aller le trouver, bien que ne le connaissant pas.

Le blessé poussa un cri... cri terrible où la douleur se mêlait à l'effroi.

Sa face pâlit, ses yeux s'agrandirent démesurément, comme frappés d'une vision effroyable ; sur ses lèvres livides une légère écume de sang parut ; puis ses paupières se refermèrent.

—Pierre ! Pierre ! cria Dolorès en se penchant sur lui et en lui saisissant les mains.

L'infortuné ne répondit pas : il était évanoui.

Affolée, la jeune femme sortit en courant pour aller chercher le médecin qui déclara que c'était une rechute.

Une congestion pulmonaire s'était produite.

Le médecin appliqua des ventouses sacrifiées qui soulagèrent le malade et s'en alla, disant à Dolorès en larmes qu'à moins d'un miracle elle devait s'attendre à la mort de son mari.

Malgré ce pronostic terrifiant, le blessé revint à lui, mais si faible, si triste, qu'il eut le pressentiment de sa fin prochaine.

La nouvelle que lui avait apportée Dolorès venait de jeter une clarté soudaine dans son esprit.

En apprenant qu'il y avait à Panama un ingénieur qui se faisait appeler Jacques Miquet, il avait tout compris.

Son assassin c'était Pierre, c'était son cousin, celui qu'il avait aimé comme un frère !

C'était Pierre, dont les mains criminelles lui avaient serré la gorge pour l'étrangler !

C'était Pierre qui lui avait planté son couteau dans la poitrine pour l'achever !

C'était Pierre, enfin, qui l'avait jeté dans ce marais infect, dont il n'était sorti que par miracle !

Et cette pauvre créature qui l'avait sauvé, qui l'avait transporté chez elle, qui l'avait soigné avec